

La philosophie du vivre

Conférence par François Jullien
(Résumé par Michel Tozzi)

F. Jullien est un philosophe helléniste (qui s'intéresse à la pensée grecque), et veut comprendre sur quoi s'adosse la philosophie occidentale. Pour ce faire, il fait un *détour* par la pensée chinoise, la plus distante de la nôtre (qui lui est hétérotopique, extérieure), pour faire *retour* sur la pensée occidentale en la déconstruisant *du dehors* (et non du dedans comme Heidegger ou Derrida). Ce qui lui permet de fonder une pensée originale, occidentale en ce qu'elle « construit du concept » (Deleuze), mais très inspirée par la pensée chinoise (a-conceptuelle).

On sait que dans celle-ci, pour simplifier, tout est constitué de Ying et de Yang, éléments *opposés mais non hiérarchisés* entre eux, à égalité de dignité, et *complémentaires, non en guerre* bien qu'en opposition, *en tension*, l'un ne prenant sens dans un processus que par rapport à son autre. On va retrouver cette idée dans la « philosophie du vivre » de F. Jullien. De plus, dans la pensée chinoise, il n'y a pas ces concepts qui fondent la philosophie occidentale : l'être (qui inaugure la métaphysique), dieu, le « tendre vers », le bonheur. Il n'y a pas plus généralement de « concept », qui par sa tentative de définition, de conceptualisation, dé-limite, clôture, enferme, incapable de rendre compte des *processus*.

On n'est donc ni dans une métaphysique de l'Être (Aristote), ni dans la dialectique ascendante de type platonicien, où l'on va du moins parfait au meilleur, puisqu'il n'y a pas de hiérarchie entre les termes différents, ni dans une dialectique hégélienne, où l'opposition entre les contraires (thèse et antithèse) est dépassée par une synthèse ; toutes deux pensées du « tendre vers » l'absolu, l'infini, le parfait, le Bien (Platon), l'Esprit absolu (Hegel).

La philosophie occidentale (grecque) selon Jullien aurait oublié la vie, la pensée de la vie. Le mot important n'est pas l'être (occident), mais *le vivre*. C'est l'élémentaire, sans en-deçà ni au-delà : la condition de toutes les conditions, l'aspiration de toutes les autres, l'amont du Bien et du mal. Le vivre, j'y suis engagé, je n'ai *aucun recul*, car je suis dedans. D'où la difficulté et de le penser et de le vivre vraiment. Car il est *menacé d'enlèvement* : par le quotidien, l'habitude, tout ce qui érode, rétracte, rétrécit, amoindrit sa vigueur, son élan, sa saveur, son intensité. Comment donc le décapoter de cette pente fatale, y accéder ?

La philosophie occidentale propose le *dédoublement*. Elle distingue la vie empirique de l'autre vie, la vraie, dégagée des contingences : celle qui mène à la vérité, la connaissance, la science, l'Être, le Bien, Dieu, le Bonheur... C'est pour F. Jullien une fausse solution. Et il pose une *question de stratégie* : comment accéder au vivre sans la pente de l'enlèvement ni la dérive du dédoublement ? Et il propose trois pistes pour une philosophie du vivre qui vit vraiment le vivre, c.à.d. qui le vit comme une tension.

1) La stratégie pour accéder au présent est une tension entre « ne pas reporter » et « accepter de différer ».

Le vivre est au présent. Comment donc accéder réellement au présent, être vraiment, effectivement présent au présent, rester à vif ? Citant Héraclite (« Présents, ils sont absents »), F. Jullien constate que notre présence au présent est souvent amoindrie, diluée,

hémorragique : nous ne le rencontrons pas. Il cite le touriste descendant du car qui, au lieu de regarder le paysage, prend une photo, met en boîte pour plus tard, par commodité-sécurité, rate l'intensité de la rencontre, reste dans le semblant. Au fond il n'affronte pas ce qui surgit, l'assaut qui émerge. Il cite aussi l'enregistrement d'une conférence, qui diminue la qualité de l'écoute (puisque l'on pourra réécouter). Et toutes ces inventions techniques qui empêchent d'être vraiment là (portable...). Il en conclut, pour être présent à la présence, qu'il ne faut pas reporter (mauvaise stratégie que la procrastination), qu'il faut être *attentif* (Augustin).

Il est difficile de penser le présent, les grecs y ont échoué, car ils le prenaient pour *l'instant*. Mais celui-ci n'existe pas, il est mort-né, né mourant, car indéfiniment divisible, de plus en plus inatteignable comme point ultime, évanescent. Comment vivre le présent, *donner de l'extension* à l'instant, *passer de l'instant au maintenant*, ce que je peux « tenir dans mes mains », pour qu'il soit consistant ? Maintenir le présent, en faire un main-tenant, c'est ne pas le reporter.

- Mais, deuxième élément de la tension de vivre au présent, vivre le présent, il faut aussi *savoir différer*. Laisser venir le présent, lâcher prise, l'accueillir sans le précipiter, car il suppose maturation. Autant la relecture immédiate peut diluer, autant la relecture (ou l'écriture) différée est riche, car le temps a travaillé à notre insu, par processus, cheminement souterrain, production lente du fruit. La modernité ne sait pas différer : tout vite et tout de suite. Conclusion : vivre, c'est une *tension entre* : « *Est-ce que je refuse de reporter ou est-ce que je diffère ?* ». La bonne stratégie est ni l'un ni l'autre, ni l'un et l'autre, **entre les deux**.

2) Vivre, c'est la tension de l'entre.

Vivre ne coïncide jamais avec lui-même. Seule la mort est coïncidence. Vivre est une transition, un écart de moi à moi, une tension avec soi-même, un entre, celui du *désir*. Mais comment le penser et le vivre ? L'évident du besoin qui signifie le manque appelle le comblement pour être rassasié. Vivre, c'est devoir remplir un manque. Mais jusqu'où ? Dans la métaphore du tonneau percé dans le *Gorgias* de Platon, faut-il boucher le trou pour arriver à le remplir (Socrate), ou le remplir sans cesse pour qu'il ne se vide pas (Calliclès) ? Grecs et chrétiens hésitent entre frustration et satisfaction. Le bonheur a quelque chose d'insupportable, car il supprime la tension, et génère l'ennui (« Rien n'est plus insupportable qu'une suite de beaux jours » dit Goethe). C'est l'alternative entre désir qui fait courir et dégoût du gavage. Pour Pascal, la chasse est vaine, puisqu'elle perd son intérêt par capture du gibier. Le désir comblé n'est que vanité : d'où le dédoublement pour échapper au divertissement. Mais dit Jullien, le moment suivant (obtenir) n'annule pas le précédent (le plaisir de l'activité de chasser). Chaque instant vaut par lui-même, non pour le suivant. Conclusion : il faut « *verser sans jamais remplir, puiser sans jamais épuiser* ». Vivre est dans cet entre-deux.

L'occident a été fasciné par les extrémités, dans la perspective de la logique aristotélicienne de non contradiction, du tiers exclu : ou c'est plein, ou c'est vide, ou l'un ou l'autre, mais non les deux, car l'un exclut l'autre. Mais dans la respiration, les poumons ne sont jamais totalement pleins ou totalement vides, on ne va jamais totalement vers l'un ou l'autre, et ça circule : comme de *l'énergie* (et non de l'Être). Il faut une *philosophie de la respiration*, de l'entre deux, alors que l'occident repose sur une *philosophie de la perception* (ex : *La phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty), et particulièrement de la vue, de la vision (de l'Être, la vérité...). La respiration ne parle pas de l'Être, mais de *l'énergie*, du

souffle. Entretenir la vie, c'est la faire « tenir entre », dans la tension d'un désir à combler sans comblement, d'un vide à remplir sans remplissage. On n'est plus ici dans le système mais dans le *dia-stème*.

3) Vivre est une tension entre l'immédiat et le médiat

Le vivre est de *l'immédiat*. Mais l'immédiat me glisse entre les doigts, je ne peux l'arrêter, le cantonner. Il faut du *médiat*, de la *médiation* pour y accéder. Mais le médiat n'a pas de fin, appelle le médiat, est indéfini, n'est pas le vivre, qui est immédiat. Il y a donc une tension entre médiat et immédiat. Comment la penser et la vivre ? Quelle stratégie ?

Ce dont la philosophie occidentale conceptuelle ne peut se charger dans sa clarté, c'est la littérature qui l'a assumé, parce qu'elle entre-tient l'ambiguïté. Pour le vivre, Stendhal est meilleur que Descartes. Le haïku est le minimum possible de mots pour capter l'éphémère, pour faire surgir le présent. C'est le pouvoir de la métaphore (« Le sourire innombrable de la mer », Eschyle). C'est la petite madeleine de Proust, ou le heurt sur le pavé, ou la serviette dépliée, dans lesquels la sensation présente résonne d'une sensation passée. C'est la distance (le médiat, la médiation), qui donne du prix à la sensation présente, en conjoignant passé et présent.

En conclusion F. Jullien célèbre la « transparence du matin ». Transparaître et non apparaître, car pour le matin, il faut passer par l'autre de la nuit. C'est la traversée par l'autre (médiation) qui autorise l'apparaître, l'immédiat du paraître. Vivre n'est pas indexé sur l'Être. C'est un entre, une transition. Il faut des biais pour éviter de passer (penser) à côté du vivre.